

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

FAHRENHEIT 451

RAY BRADBURY

FAHRENHEIT 451

Traduit de l'américain
par Jacques Chambon et Henri Robillot



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Fahrenheit 451*

© 2003, Ray Bradbury

pour la nouvelle préface.

© 1953, renewed 1981 by Ray
Bradbury.

© 2007, Éditions Denoël
pour la traduction française.

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-623-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

PRÉFACE À L'ÉDITION DU CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE

Que dire à propos de *Fahrenheit 451* qui n'ait déjà été dit ? J'ai rédigé trois ou quatre introductions à ce roman au cours de ces trente dernières années et, chaque fois, je me suis efforcé d'expliquer quelles étaient ses origines et quelles avaient été les circonstances de sa naissance.

Avant tout, je tiens à préciser que j'estime avoir eu beaucoup de chance en vivant assez longtemps pour rencontrer des gens qui se sont intéressés à ce roman au cours de l'année écoulée.

Fahrenheit 451 était une surprise, à l'époque, et il continue de me surprendre encore aujourd'hui.

Poussé chaque fois par une force intérieure que je ne saurais analyser, j'ai toujours donné le meilleur de moi-même en écrivant. Et je suis resté fidèle au conseil de mon vieil ami Federico Fellini qui, lorsqu'on l'interrogeait à propos de son œuvre, disait : « Ne me dites pas ce que je fais, je ne veux pas le savoir. »

Car rien n'est plus important que la passion qui nous anime : il faut la suivre sans hésiter, là où elle voudra bien nous guider.

Au cours de ces cinquante dernières années, j'ai tout d'abord écrit une première version relativement courte de ce roman (25 000 mots) intitulée *The Fireman*, laquelle a paru dans le magazine *Galaxy Science Fiction*. Puis, plusieurs années après, j'ai ajouté 25 000 mots à ce récit pour en faire le roman qui, finalement, a paru chez Ballantine Books.

Ayant à l'époque un nouveau-né à la maison – notre fille –, il nous a fallu envisager sérieusement la recherche d'un endroit où je pourrais travailler plus au calme. Je n'avais alors pas les moyens de louer un bureau, mais un jour que je déambulais sur le campus de l'Université de Los Angeles, j'ai entendu que l'on tapait à la machine, quelque part dans les sous-sols de la bibliothèque, et je suis descendu afin de voir de quoi il retournait exactement. Ce qui m'a permis de découvrir un local où douze machines à écrire étaient à la disposition de quiconque souhaitait les louer pour dix cents la demi-heure. Enthousiasmé à l'idée de pouvoir travailler là, je suis revenu avec un sac de petite monnaie et j'ai, séance tenante, pris mes quartiers dans ce sous-sol.

J'ignorais ce que les différents étudiants qui fréquentaient les lieux pou-

vaient bien taper sur leurs propres machines, et ils auraient été bien en peine – tout comme moi, d'ailleurs – de dire ce qui sortait de la mienne.

Si ce roman possède un certain rythme qui, peut-être, lui est propre, il me semble qu'il le doit en grande partie aux escaliers de la bibliothèque que j'ai gravis environ une fois toutes les deux heures, au cours des dix jours suivants, afin d'arpenter les rayonnages en tous sens et d'y puiser des livres au passage, dans l'espoir de découvrir des citations adéquates. Je n'ai rien d'un chercheur-né et je ne possède tout simplement pas la mémoire des choses lues, j'oublie les détails, c'est la raison pour laquelle les citations que vous retrouvez dans le roman sont chaque fois le fruit d'un heureux accident : je prenais un livre sur l'un des rayons de la bibliothèque, l'ouvrais à n'importe quelle page et y découvrais

une phrase ou un paragraphe fabuleux qui allait pouvoir trouver toute sa place dans le récit.

Cette première version du roman m'a coûté très exactement neuf jours d'effort et 9,80 \$ en petite monnaie. J'étais alors loin de me douter que le récit que je venais d'écrire était destiné à jouir d'une longévité littéraire inhabituelle.

Au cours des années qui ont suivi la première publication de *Fahrenheit 451*, j'ai écrit une pièce en deux actes qui en constitue l'adaptation intégrale et j'ai également passé deux étés dans le Connecticut, au cours desquels je l'ai adapté cette fois sous forme de livret d'opéra. Ce roman semble doté d'une vie propre et d'une certaine capacité à se décliner.

Si j'essaie d'établir la genèse de ce livre en partant de ce que j'ai pu faire avant 1950, j'imagine qu'il serait inté-

ressant de se pencher en priorité sur des nouvelles comme « Burning Bright » ainsi que sur deux ou trois autres textes courts parus à l'époque dans mes premiers recueils.

Ce qu'il faut surtout comprendre, c'est que je suis depuis toujours un authentique rat de bibliothèque. J'ai été vendeur de journaux jusqu'à l'âge de vingt-deux ans et, comme je n'avais pas l'argent nécessaire pour aller à l'université, je passais régulièrement deux ou trois soirées par semaine à la bibliothèque de mon quartier, ce qui m'a permis de dévorer des livres pendant une très longue période.

Dans certains de mes tout premiers récits, il est question de bibliothécaires, de gens qui brûlent les livres et d'autres gens, dans des petites villes, qui parviennent à mémoriser les livres afin que ces ouvrages, s'ils venaient à être brûlés,

puissent bénéficier d'une certaine forme d'immortalité.

De façon assez inattendue, le destin de *Fahrenheit 451* s'est joué pour ainsi dire en 1949, lorsque j'ai écrit la nouvelle « Le promeneur¹ ».

Une nuit, la police m'avait abordé alors que je marchais dans une rue de Los Angeles en compagnie d'un ami. Les agents voulaient savoir ce que nous faisons, alors que nous désirions juste marcher et discuter.

J'étais si contrarié de me faire arrêter sans bonne raison, juste pour me demander pourquoi je marchais dans la rue, que je suis rentré chez moi, où j'ai aussitôt écrit « Le promeneur », une nouvelle où, dans l'avenir, les piétons se font arrêter pour avoir emprunté les trottoirs.

1. « The Pedestrian », au sommaire des *Pommes d'or du soleil*.

Un peu plus tard, j'ai remis en scène ce promeneur pour une nouvelle promenade : au détour d'une rue, il rencontrait une jeune fille du nom de Clarisse McClellan qui, sans se démonter, lui disait : « Je sais qui vous êtes : vous sentez le pétrole. Vous êtes celui qui brûle les livres. »

Neuf jours plus tard le roman était terminé.

Ce fut pour moi une expérience formidable que de pouvoir ainsi monter et descendre quatre à quatre les marches des escaliers menant aux sous-sols de la bibliothèque, d'aller me revigorer au contact et à l'odeur de livres qui m'étaient familiers et d'autres dont j'ignorais jusqu'alors l'existence.

Une fois la première version du roman achevée, je n'avais pas une idée précise de ce que je venais d'accomplir. Je savais

que *Fahrenheit 451* était truffé de métaphores, mais le mot *métaphore* en lui-même ne faisait pas encore partie de mon vocabulaire. Je ne me suis familiarisé avec ce mot que plus tard, et j'ai alors compris à quel point j'étais naturellement porté à accumuler les métaphores.

Lorsque par la suite j'ai écrit ma pièce en deux actes, puis le livret d'opéra dont je viens de parler, j'ai finalement laissé mes personnages me raconter leur vie, me dire des choses qui, au départ, n'étaient pas dans le roman.

J'ai été tenté à plusieurs reprises de reprendre le texte d'origine, d'y insérer ces vérités inédites que je venais d'apprendre, mais c'est là un exercice périlleux dont finalement les écrivains doivent se garder par-dessus tout. Si importantes soient-elles, ces vérités risquaient tout bonnement, tant d'an-

nées après, de réduire à néant l'œuvre originelle.

Au cours de la rédaction de la pièce, Beatty, mon capitaine des pompiers, m'a ainsi confié pourquoi il était devenu un brûleur de livres.

Il avait jadis hanté les bibliothèques, aimé passionnément les chefs-d'œuvre intemporels de la littérature. Mais la vraie vie l'avait usé, brisé, ses amis étaient morts les uns après les autres, l'amour l'avait trahi, et lorsque les morts et les accidents avaient fini par s'accumuler en trop grand nombre pour qu'il pût le supporter, il s'était rendu compte qu'il avait du même coup perdu sa foi dans les livres car ceux-ci ne l'avaient aucunement aidé durant ces moments difficiles.

Alors, se retournant contre eux, il avait craqué une allumette.

Voilà, entre autres choses, l'une des